

DIX ANS DE THEATRE DE MASQUES [François Cervantes]

J'ai découvert l'univers des masques en 1992. Après une représentation, le directeur du théâtre, Didier Mouturat, m'a dit : "viens, je voudrais te montrer quelque chose", et il a ouvert des cahiers de photographies : c'était un trésor. Ces masques capturaient mon regard. Il avait appris à sculpter et jouer les masques avec Cyrille Dives. A sa mort, il les avait rangés dans une caisse et ce soir-là, il me demandait de reprendre le flambeau. J'ai dit "oui".

Didier a sculpté pour nous une famille de douze masques avec laquelle nous avons créé le spectacle : "Masques". J'essayais de trouver une façon empirique de travailler. J'étais aspiré par la direction du jeu des comédiens. Quand il y avait rencontre entre l'acteur et le masque, il y avait écriture. Je pressentais que nous allions remettre en question beaucoup de choses.

Certains moments d'improvisation de Catherine Germain atteignaient une intensité de présence que je n'avais jamais connue au théâtre. Je ne sais pas si c'était encore du théâtre ou si c'était "autre chose". Elle se révélait avoir des dispositions à l'improvisation, à la transe peut être.

Le soir, j'écrivais, j'essayais de faire entrer tout cela dans un spectacle. Je ne voulais qu'une seule chose : que les masques vivent, qu'il y ait de la beauté et des apparitions.

Le soir de la première, dans le carcan de l'enchaînement des scènes et des déplacements de la mise en scène, quelque chose n'allait pas. Un long voyage venait de commencer. Je ne pouvais pas demander aux masques de se mettre au service d'un texte. Sans le savoir, en suivant des visages qui m'avaient fasciné, j'étais rentré dans un territoire de tradition orale. Pendant la tournée du spectacle, l'équipe a éclaté, puis une autre : il fallait rebrousser chemin ou aller plus loin, mais comment ?

La deuxième étape a été provoquée par un autre hasard. Georges Gaston Feydeau, directeur du centre culturel de Surabaya, m'a invité en Indonésie pour envisager une création sur place.

Didier et moi avons découvert Java, le théâtre de masques traditionnel. Les spectacles étaient donnés à l'occasion d'événements sociaux : mariages, enterrements, qui étaient au centre de la soirée. Ils étaient là pour les célébrer en faisant "redescendre le ciel sur terre le temps d'une nuit". Plus rien de tout cela n'existait chez nous. Il était temps de dire à Georges Gaston Feydeau si j'avais l'intention de créer un spectacle. Je désirais monter "L'épopée de Gilgamesh", première grande histoire écrite de l'humanité.

C'était une expérience de vie plus qu'une expérience artistique. L'extrême orient pose une question violente à l'artiste occidental : quelle est la place de son art dans sa vie ? Les artistes javanais se demandaient pour qui nous montions ce spectacle : nous n'avions personne à guérir, personne à marier. Dans l'air chaud et humide comme le corps humain, j'ai été atteint par l'extrême orient, et je n'ai plus jamais vu la vie et le théâtre de la même manière.

Je travaillais, je rôdais, j'achetais des masques chez les antiquaires, et un jour Catherine Germain a regardé un de ces masques et m'a fait comprendre qu'elle l'aimait, ce qui me laissait penser qu'il y avait quelque chose là-dessous. Je me suis renseigné sur ce masque : c'était Penazar. Quelques mois plus tard, un texte a « jailli » en deux ou trois semaines. Ce spectacle a été un franchissement.

Katy Basset, ethnomusicologue qui a vécu dix ans à Bali, a découvert le spectacle, et m'a dit que j'avais écrit un texte plus proche de la réalité que je ne le pensais. Nous avons décidé de ramener chez lui Penazar, et d'y présenter cette histoire que j'avais écrite à partir d'un masque trouvé chez un antiquaire. Notre Penazar était sorti de son histoire, avait quitté sa culture, ses racines, et avait erré sept siècles à la recherche de son prince. Nous avons joué dans la cour du palais du prince d'Abianbasse, descendant du prince de l'histoire.

En acceptant ce spectacle, les artistes traditionnels reconnaissaient que la tradition est une chose organique qui réserve des surprises, qui voyage, et dont nous ne connaissons pas les intentions. Ils nous acceptaient comme dépositaires de ces trajectoires de hasard et ils nous remerciaient d'être venus leur dire que la tradition était allée s'égarer en France.

Je travaille, je guette, je sais que c'est le hasard qui encore une fois m'emmènera sur de nouvelles routes. Dans ce voyage, je ne suis guidé que par une seule chose : les moments où les masques se mettent à vivre. Dans ces moments-là, il y a un passage entre l'art et la vie.

[Extrait, novembre 2002]